

la terre. Sa femme était digne de lui. On ne trouve sur leurs lèvres aucune plainte, dans les déboires et les épreuves que leur attira la sainteté et la mission de leur unique enfant. Ils avaient pleine conscience, semble-t-il, de la valeur du trésor que le Ciel avait commis à leur tutelle, et ils devaient trouver tout simple que Dieu leur fit payer à son prix l'honneur d'être les parents d'une sainte.

Pauvres, ils n'eurent non plus aucune difficulté à élever leur fillette pour Celui qui la leur avait donnée, et non pour la satisfaction de leur égoïsme personnel. Les premiers noms que connut l'enfant ne furent pas ceux de ses parents selon la chair, mais ceux du Sauveur Jésus et de sa Mère Marie. Les balbutiements de sa langue et les incertitudes de ses pas enfantins ainsi consacrés à Dieu, il apparut que sa raison n'avait pas attendu le développement de l'âge pour le connaître et l'aimer. Elle faisait ses délices des leçons de piété et de morale que lui donnait sa mère, dans sa naïve science de femme du peuple. Ses regards cherchaient aux murailles les images de dévotion que de tout temps les bons chrétiens ont aimé à suspendre en leur logis.

Deux faits nous sont restés de sa petite enfance. Une de ses tantes maternelles était morte. Son corps était dans la bière, et la famille affligée ne voyait pas sans douleur partir cette femme qui lui était encore nécessaire. Rose s'approche, prend sa tante par la main, l'appelle par son nom, la relève et la rend pleine de vie aux siens. Rose avait trois ans et le bruit de cette merveille se répandit rapidement.

Une autre fois, étant allée à la fontaine avec une petite amie, celle-ci eut le malheur peu rare de laisser tomber à terre sa cruche d'argile, qui cassa. Désolation et larmes ; mais Rose rassemble dans ses mains les débris du vase, les ajuste et rend intact à sa compagne l'ustensile jugé perdu.

On lui attribue aussi un changement de pain en roses,